

CHARLES DANTZIG

TRAITÉ DES GESTES

BERNARD GRASSET
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
QUINZE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AU COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1 À 15
ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DE A À E,
SUR VERGÉ RIVES IVOIRE CLAIR DES PAPETERIES
ARJO WIGGINS, LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

ISBN : 978-2-246-81370-5
ISBN-Luxe : 978-2-246-81485-6

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.*

Qu'on s'imagine un corps plein de membres pensants.

Pascal

à la surface du monde

Les gestes ! Nous à l'extérieur, en surface, mouvants !

La vie est faite de moments d'intensité séparés par du neutre. Nous nous le cachons au moyen de mots. « L'amour. » Un état. Pesant, énorme. « L'amour. » Otarie posée sur le monde. Ce ne sont que des moments, l'amour, même si la croûte d'interprétation dont nous avons entouré le mot tend à nous faire croire à son éternité ; ce qui nous rend bien malheureux. Autre raison pourquoi les mots ne sont pas aimables et un écrivain est bien autre chose qu'un « amoureux des mots ». Il en serait le fleuriste, plutôt, il en rejette certains, noue les autres, les assemble, en fait des phrases. Elles tentent d'exprimer ce que les mots cachent. Les mots ont été inventés pour mentir. Les gestes, en nous échappant parfois, peuvent les contredire.

Dans mes premières années de fac, lorsque j'étais si cadennassé en moi-même et que je ne vivais (presque) que

traité des gestes

d'idées, faisant de la plongée dans la mer de Proust, et dans les intervalles je dansais, même immatérialité délicieuse, j'ai cajolé l'idée d'un conservatoire des odeurs. Un gestuaire serait également bien utile. Toutes ces choses si humaines qui nous entourent toute notre vie, sont notre vie, nous les négligeons. Ingrats que nous sommes, envers nous-mêmes.

ça fait comme parler

Les gestes sont souvent des signes, bien sûr, de très simples remplaçants de la parole. A., d'une propreté obsessionnelle, fait part à B. de son dégoût de telle pratique sexuelle. B., d'une pudeur obsessionnelle, ne répond rien en paroles et a un hochement de tête. L'approbation involontaire était donnée par ce geste furtif que sans doute il n'avait pas voulu laisser apparaître.

Ils ont l'air bien pauvres, rudimentaires, les gestes, mais ils sont souvent plus rapides que la parole. Sortant de chez lui, Stalagmite Hermès est interpellé par une voisine passant la porte d'un autre immeuble : « Va-t-il pleuvoir aujourd'hui ? » Surpris, il se tourne vers elle, hausse en même temps les épaules et les sourcils, très porches d'église romane. Son geste a dit « je ne sais pas » avant même qu'il n'ait pu parler.

Les gestes sont de la surface. Et la surface, pas bien, futile, beuh ! Or, ce qui est en surface n'est pas nécessairement

trompeur ou vain, pas plus que ce qui est caché n'est nécessairement sordide ou révélateur. Dans la gluante profondeur sont rejetées les choses que nous voulons cacher, parfois pour notre bien et pour celui des autres. Le caché peut être anodin, la surface, essentielle. Nous sommes si infectés de valeurs morales que nous croyons que ce que nous faisons spontanément est mal, et nous appelons cela « superficiel ». « Superficiel », bien souvent, c'est un mode de contrôle établi par les puissances pour nous empêcher d'être heureux. Une personne heureuse est trop libre. Elle doit être contrôlée. On l'enchaînera d'un vocabulaire humiliant. Superficiels, les gestes sont plus importants que nous ne le pensons, nous qui les laissons sortir de nous et y rentrer comme des coucous, et sans leur accorder plus d'attention ; un appui à nos paroles, des éclairs de nous, je ne sais quoi d'autre.

Quand nous ne nous souvenons plus d'un mot, nous faisons un geste supposé (selon notre mémoire) le symboliser, c'est ambigu. Tel geste qui veut dire ceci pour moi peut vouloir dire autre chose pour toi. Les mots sont-ils plus précis ? Est-il sûr que, quand je prononce le mot « bureau », je n'ai pas en tête un type d'objet dont j'ai l'habitude par éducation et mode de vie, et qui n'est pas celui qui apparaîtra dans l'imagination de qui m'écoute ? Au moins, nous nous entendons sur le concept de bureau. Le geste est-il différent ? Il peut constituer une phrase entière, quoique la complexité de la chose fasse qu'il n'y parvient sans doute que lorsqu'il est stéréotypé (« il est fou » se symbolisant, dans certains pays :

ça fait comme parler

bout de l'index tapé sur la tempe). En dehors de ces cas-là, le geste-phrase a du mystère. Que veut dire ce geste inédit effectué par telle personne ? Est-ce que ça a toujours une fonction de signe, un geste, est-ce que ça a toujours une fonction ?

mes gestes

Je change de gestes, et beaucoup de ce que je vais dire ici ne sera plus exact, aussi bien, dans deux ans, mais il y a peut-être des constantes. Le scrupule à parler de soi (et les circonlocutions et les gestes de gêne que cela engendre) ne doit pas chasser l'honnêteté de dire qui écrit. Les idées ne sont pas d'origine pure. Cela ne les diminue pas.

Je me fais des modes. Les habitudes m'angoissent. Ce qui m'agace je le chasse, ce qui m'engourdit je le fuis. Aucune circonstance atténuante à l'ennui, aucun temps à prendre à lui expliquer. Je ne pourrais jamais être président de la République. Ces hommes de rituel avec gestes à reproduire et sérieux à respecter ! Rien ne m'a plus charmé, dans toute son importune carrière, que Jules César faisant son courrier aux jeux du cirque. Les Romains l'ont plus haï pour cela que pour sa dictature. La plupart des hommes préfèrent les rites à leur liberté. Ils ne savent pas quoi faire. Se sentant comme condamnés, ils se rassurent au moyen de paroles et de gestes réitérés, qui leur permettent de remplir

le vide comme une bassine. Discours, remises de décorations, regarder la télévision ou YouTube contre lesquels on peste mais dont on adore la régularité. « Toute la bêtise du monde plutôt que de me retrouver seul avec moi-même ! » J'espère changer de gestes comme de façons de m'habiller, de lectures, de goûts. Mes habitudes ne me semblent pas essentielles. Je suis une harpe, passe le vent entre mes cordes.

En 2016 où j'écris ceci :

a. seul

Je me frotte le dessous du nez du dos de la deuxième phalange de l'index en potence.

Accoudé, je pose un index contre mes lèvres fermées.

Joue droite dans la main droite est me semble-t-il assez récent.

D'août 2015 à juin 2016 (je ne peux dater ceci qu'après que la violence d'une certaine émotion s'est retirée de moi comme une marée), lorsque après une insomnie je me rendormais, j'avais un nouveau geste. Allongé sur le dos, bras croisés, je me touchais les joues des doigts. Il est possible que ce soit pour une raison à laquelle je pense, et elle n'est pas gaie. Séparations, nous conduisez-vous à des gestes de contact solitaires ?

b. en présence d'autres personnes

Je tiens les bras noués devant moi par ennui, gêne ou crainte. (La gêne et l'ennui engendrent en moi une forme de crainte.)

Mon geste de rejet, en partie comique, consiste à tendre l'index, en balayant mon bras droit plié de gauche à droite (je suis droitier) en essuie-glace. « Ah ça pas question ! »

J'ouvre les mains en parlant en public.

Lorsqu'on m'applaudit à la fin d'une conférence, je bats l'air de mes mains à plat et écartées en fronçant les sourcils pour arrêter les bravos.

Du temps que j'avais les cheveux plus longs, un romancier a écrit de moi : « Il passe la main dans les cheveux comme pour effacer les nuages qui s'y trouvent. » Il me semble que j'ai remplacé ce geste par celui, plus récent, d'ôter mes lunettes et me frotter fortement et longuement les yeux. Je continue à passer la main à plat sur l'occiput et le haut du crâne.

Je n'ai jamais fait de gestes d'injure ; moins parce qu'ils seraient grossiers que parce que je ne les ai jamais vus accomplis que par des gens violents.

Je suis un distrait qui, ayant donné un ordre à sa main, l'oublie et la main ne prend rien, ou l'objet tombe. Elle a oublié de refermer les doigts. Mes mains semblent avoir une capacité d'agir indépendante. Quand je suis fatigué, elles refusent de rien tenir. Et se cassent les tasses, et à terre les verres.

Le geste est parfois l'expression de ce que nous venons d'éprouver et qui surgit hors de nous. Moi qui dis si peu de moi en paroles, que révèle cette maladresse qui me fait renverser des verres dans les restaurants ? Je suis dans ma conversation et mes longues mains partent devant moi comme des lévriers imbéciles, bousculant tout. Ils m'ont révélé une femme d'esprit. Déjeunant avec cette blonde

élégante et riieuse, je fais un de ces grands gestes maladroits et renverse un verre de vin sur elle. Je m'effondre en excuses, elle rit : « Ça part tout de suite ! Mon pantalon est même mieux ! » Le lendemain, ayant reçu de moi un bouquet de roses elle répond : « Oh ! Elles sont splendides ! J'ai bien fait de me jeter sous ton verre ! »

Et puis j'ai demandé aux autres. Il y a bien des choses de moi-même que j'ignore. « Connais-toi toi-même », outre que cela ne m'intéresse pas tellement, on croit s'être découvert, et on se fige dans une idée de soi. Au lieu de tenter le pas de danse, on se posture statue. Le Dauphin trouve que je suis incapable de faire des gestes d'effort, qu'on les sent immédiatement me peser, et que j'aurais des « gestes gracieux » quand ils ne servent à rien. Pour la première partie c'est possible, car je suis empêtré dans toute vie ne correspondant pas à ce qui m'intéresse et qui est la littérature, et ça fait beaucoup. Au théâtre, me dit-il, au bout d'une vingtaine de minutes, je retire mes lunettes, pose la main droite sur le front et ferme les yeux. Il est probable que je me nettoie de certaines pensées ou de certaines émotions. Le Dauphin précise que c'est le moment où je commence à regarder le plafond et à dessiner dans le carnet que j'ai toujours avec moi et que, en général, peu après, je dis : « On s'en va ? » Ce serait le geste préalable à l'ennui, alors, ou plutôt celui où mon corps se rend compte que je m'ennuie avant mon intelligence. L'ennui s'installe dans le corps qui réagit avant l'esprit, lequel met donc un certain temps à répondre à l'alourdissement du corps, et crée-t-il dans cet intervalle des gestes spécifiques ? La gazelle au plan d'eau frémit avant d'avoir vu la lionne.

Geste, me dit un autre, que j'ai seulement quand je suis filmé :

C'est comme un rayon de sourire : après avoir dit quelque chose (souvent une incidente), vous avez un bref sourire, et puis les yeux suivent, mais tout à coup le visage se referme, les sourcils ferment les volets et vous êtes sérieux, vous poursuivez la démonstration.

Intrigué par cet inconnu dont on me parle, je le fais s'attarder :

Je n'ai pas ce geste dans la vie ?

La réponse reste sur le filmé :

Vous prenez le temps. Cela donne des mimiques d'attente, de réflexion des jeprendsmonélan.

Et dans la vie ?

C'est la mâchoire qui penche un peu à droite lorsque vous réfléchissez.

Cette personne qui m'a vu deux fois et a étudié maniaquement tes gestes est folle, me dis-je ; mais croire que l'autre est fou est être fou. Et geste volontairement exagéré de me taper la joue de la main en pelle tout en écarquillant les yeux.

J'ai essayé d'inventer des gestes. Lesquels, je l'ai autant oublié que les images que j'ai pu écrire. C'est parce que je ne les ai pas répétées. Il m'arrive (oh là !) de répéter un récit, mais je ne le fais jamais sans dire : « Tu m'arrêtes si je te l'ai déjà dit », ce qui est déjà une répétition. Pour les

images, je les répète jusqu'à ce que je les entende reprises par d'autres, alors les jette au linge sale. Les gestes, sans doute je les contrôle moins.

J'en ai imité. Celui de Liza Minnelli s'éloignant dans *New York, New York*, par exemple (ou est-ce *Cabaret* ?), on la voit de dos et, sans se retourner, elle dit adieu en levant l'avant-bras et en tapotant l'air de ses doigts tendus. (*Cabaret*, oui, *Cabaret*.) Ah, malgré toutes mes tentatives, je n'ai pas réussi à faire de la vie une danse. (Ou *New York, New York* ?) Et elle fait l'intéressante avec ses drames gluants, répétitifs, informes. Quand il est calculé, un geste n'est-il pas une tentative de forme ?

Vers l'âge de vingt ans, j'ai imité un geste de mon père, celui de me lever au spectacle en me tenant les hanches. C'était inepte, mon père avait une sciatique et moi pas, mais je l'admirais, ou son souvenir, il est mort quand j'avais dix ans. De mon oncle son frère j'ai pris, un temps, une façon de parler et des poses de la main. Je le trouvais très élégant.

J'en ai oublié, et cela me déchire. Je l'ai fait volontairement. Au moment des ruptures, pour éviter de souffrir. Dès l'instant où celle avec l'Écureuil a été décidée, je n'ai pas voulu le regarder entrant dans l'eau de cette île grecque, l'île de mon malheur, c'est bien la Grèce, tragédie, tragédie, enfin, n'en faisons pas un drame. C'est facile à dire, tiens, après. Je savais que je n'aurais plus de lui que ce très léger déhanchement, les mains fendant l'eau du bout des doigts, ces mains qui avaient été si tendres. Plutôt m'amputer que d'avoir à recoudre. Le

traité des gestes

souvenir des gestes des aimés est longtemps un coup de cutter.
Quand la consolation vient, la caresse d'une plume.

Une des plus justes phrases que je connaisse sur l'état d'écrivain est de La Bruyère : « Ils ôtent de l'histoire que Socrate ait dansé. » On ne veut pas croire que le sérieux puisse être accompagné de légèreté, de plaisirs du corps, lesquels assouplissent l'esprit, de danse et de chansons, il n'y a qu'à voir, comment, pour dire « foutaises », ils disent : chansons. Les gestes graves, les gestes graves ! Une grande partie de l'humanité se laisse depuis toujours abuser par les solennels faiseurs.

l'appel des gestes

Le danseur étoile quand il était petit adorait la posture des bras en amphore au-dessus de la tête en se regardant devant le miroir. Le moine, celle de marcher tête baissée sans faire de bruit avec ses pieds. L'écrivain... mais si, l'écrivain a été attaché à des postures, celle de Maïakovski, bouche ouverte, poing levé, haranguant des foules dans un théâtre, ou de Malraux jeune, poing avec cigarette posé contre la tempe, ou de Somerset Maugham main droite dans la poche de son élégante veste, sourcil levé en une surprise qui repousse l'éventuel importun, ou d'Oscar Wilde un œillet au revers, grand, cambré, rieur et imprudent, ou de Proust pouffant ou de Woolf ouatée. Wilde main s'évasant pour offrir sa drôlerie au monde, Proust posant sa main gantée devant la bouche de peur d'avoir mauvaise haleine, Woolf appuyant la sienne sur la joue comme si elle allait se dissoudre en vapeur.

Rien ne va de soi, sinon ce qu'autrui a décidé pour nous. Virginia Woolf, dont la lente élégance littéraire pourrait nous

faire induire une lente élégance physique, n'était pas une princesse impassible ; quand son mari Leonard, dans ses mémoires, se remémore son calme, il ajoute tout de suite : « Un calme de surface, tout de même, car on sentait au fond d'elle-même une extrême sensibilité, une tension nerveuse. » Angelica Garnett comme Rosamond Lehmann emploient à propos de ses gestes le même mot de « quivering », frémissante. Ça m'enchanté, ces contradictions aux images reçues ; la vie et son irrationalité parlent. Sans même dire que l'émotivité me touche. C'était un lévrier, Virginia Woolf.

Adolescent, je pensais qu'être écrivain consistait à être cloî-tré dans un bureau et en soi-même ; à écrire dans des carnets puis à taper à la machine ; à transformer en papier imprimé de la pensée qui n'avait rien à voir avec la vie. Le geste n'était pas séparé de l'esprit. Cela n'allait pas sans porter avec détachement un costume bien coupé ; j'aimais beaucoup la rare espèce des écrivains qui ne font pas les beaux à l'aide de pulls troués et de semelles de crêpe. Certains admirateurs de notre occupation confondent la crasse et l'idée, le bourru et le génial, le doigt dans le nez et celui de saint Pierre à la chapelle Sixtine. Une chemise fripée n'est pas la preuve que l'esprit est occupé à des choses sérieuses. Une chemise bien repassée n'est pas davantage la preuve qu'on écrit avec soin, mais pourquoi pas les deux ? Le jour où j'ai appris qu'un des meilleurs peintres du XIX^e siècle, Édouard Manet, était coquet, j'ai été enchanté. J'aime bien aussi les cols roulés, qui avaient si mauvaise réputation dans la bourgeoisie de mes parents. Je ne crois pas aux réputations. Les mauvaises sont souvent exagérées, les bonnes encore plus. J'ai la plus

l'appel des gestes

grande méfiance envers les gestes supposés donner bonne réputation, telle la main sur le cœur. Comme Pasolini me paraissait sexy, avec sa manière de ne pas porter l'uniforme « écrivain », soit semelles de crêpe, soit Légion d'honneur, ou baroudeur ! (Sa fin m'avait terrorisé. J'étais adolescent, j'y avais vu la fatalité du destin de ceux de mon goût sexuel. Le 2 novembre 1975, une porte de coffre s'est refermée en moi pour longtemps, derrière laquelle j'ai enterré des gestes.) Se faire photographier en ouvrier du dimanche comme Walt Whitman me paraît aussi affecté (le chapeau sur l'œil prouve qu'il veut séduire, d'ailleurs il a ouvert son col sur un fagot de poils) que Truman Capote en Olympia sur canapé, aguçeur, main sur la braguette.



La photo de Capote était destinée à la promotion de son premier livre, Whitman a été si content de la sienne qu'il en a fait imprimer une gravure en tête de la première édition des *Feuilles d'herbe*.

traité des gestes



N'aimant pas me faire photographier, j'ai parfois pris des postures moqueuses, postures qui moquaient la posture. Le seul geste que j'ai toujours refusé de faire pour les photographes est celui d'écrire ou de taper sur un clavier. Un geste qui insiste est plus souvent réconfortant pour celui qui le fait que convaincant pour celui qui observe.

influence du geste

La parole semble ne pas suffire aux humains pour ne pas se comprendre. Quelqu'un se tourne vers une table voisine, demandant : « Auriez-vous du feu ? » tout en faisant le geste d'abaisser une mollette de briquet. Celui qui émet la parole semble ne pas lui faire confiance. Le geste nous rassure (j'ai bien dit « du feu »), rassure l'autre (je ne fais que te demander du feu). Dans l'homme de Versailles demeure un homme de Cro-Magnon qui se méfie à juste titre des imprécisions de la civilisation.

Les gestes sont plus sincères que les paroles. Chantal Akerman fait dire à un personnage de sa *Folie Almayer* : « Des paroles d'amour, sans cesse, mais des gestes, jamais. » Ils peuvent être plus scandaleux. On dit des choses odieuses, rien ne se passe ; un geste anodin, grondements. Le public distrait croit ses yeux plus que ses oreilles.

Au début de la Deuxième Guerre mondiale, le chef de la section belge de la BBC demande à ses compatriotes de remplacer

le « RAF », comme Royal Air Force, qu'ils peignaient sur les murs de Bruxelles, par un « V » comme Victoire. Cela se répand immédiatement dans l'Europe occupée ; la lettre était l'initiale d'une notion exaltante dans la plupart des langues. Français : « Victoire. » Flamand : « Vrijheid (liberté). » Serbe : « Vistestvo (héroïsme). » Tchèque : « Vitezstoj (victoire). » Churchill, cigare à la bouche, ostensiblement sans emphase, mime ce V de l'index et du majeur. L'urbanité répond aux hurlements par les manières. Ce geste avait quelque chose d'enfantin, d'amusé, manifestant une façon d'envisager la vie opposée à l'esprit nazi. Les envahisseurs, irrités par lui et cette lettre qui vexaient leur arrogance, ont fait ce que fait l'arrogance vexée, inventer une explication stupide : à les écouter, ces V sur les murs de l'Europe étaient à la gloire de leur propre victoire, « victoria » en latin. Ils en ont eux-mêmes peint sur les murs. Ainsi donc, ces gens qui méprisaient tout ce qui est méridional se référaient à la langue latine, et, certains habitants des pays occupés se mettant à saluer les soldats allemands d'un V grave, ces crétins piégés ne pouvaient que rendre le salut. Quand on imite le geste de l'ennemi, on a perdu.

Depuis qu'existent la photographie et le film, le geste n'a-t-il pas pris de l'importance ? Les si illustres gestes de Nijinski dans *L'Après-Midi d'un faune* le restent en grande partie grâce aux photos. De savoir que nos gestes peuvent être captés a-t-il modifié notre attitude vis-à-vis d'eux ?